

s'accordent très bien avec les fourrures grises et fauves; l'astrakhan gris et le chinchilla sont d'un effet délicieux sur les ardoises, les myrtils et les bleus marins. La meilleure des garnitures consiste en trois bandes, en étage formant tablier, si la robe est avec polonaise, et avec le dernier rang formant roue, s'il s'agit d'une robe princesse. Avec polonaise ou corsage et double jupe formant pouff; il faut garnir le bord de la polonaise ou de la double jupe d'un rang de fourrure; pour le corsage la garniture varie selon la forme; elle doit de toute façon former collier. Coiffure: toque en étoffe pareille à la robe, ou à défaut, en velours assorti garni d'un bord de fourrure semblable à celle de la garniture. Cette toilette est ravissante et peut être adaptée à toute robe sombre et chaude de la saison passée ce qui n'est pas à dédaigner en ces jours néfastes ou les maris pleurent misère.

Rien n'est plus gaie qu'une chambre éclairée par une lampe élégante donnant une clarté discrète, ni trop faible ni trop forte; cette teinte juste milieu, qui permet au père de lire son journal au coin du feu, et aux amoureux d'échanger un serrement de main et même un baiser, honni soit qui mal y pense, dans la sécurité la plus absolue. Pas vu pas pris. Or, cette lumière si enviable et si propice ne peut être obtenue qu'à l'aide d'un abat-jour, et nous allons donner à nos jeunes lectrices le moyen d'en créer un, des plus ravissants, et de mériter la récompense qu'elles seront alors en droit de réclamer. Prenez un de ces supports ordinaires en fil de fer, que l'on trouve chez tous les marchands de lampes, garnissez-le de soie légère; soie à doublure communément appelée florence, ou à défaut de mousseline très fine, en blanc ou couleur très claire, froncez cette garniture avec assez de régularité. Au sommet mettez, en rabat, un volant de dentelle et passez sous ce volant un ruban qui formera coques sur le plissé; en bas posez deux volants de dentelle, en étage, l'inférieur devant être cousu au bord du support; vous aurez alors le plus ravissant, le plus élégant et le plus discret des abat-jours. Pour plus de discrétion mettez le ruban à l'opposé de la place du père; cela est convenable, tout d'abord, et permettra aux parents de lire et de travailler avec plus de facilité; quant au ruban, formant écran, il laissera tout une partie de l'appartement dans ce clair-obscur de tout temps nécessaire, dit-on, à la création des mariages heureux.

PEPIA.

N.B.—Nous nous ferons un plaisir de répondre à toute demande de renseignements et à tout conseil que l'on voudra bien nous demander.

COURRIER DES THÉÂTRES.

LA SOMNAMBULE.

Le chef d'œuvre de Bellini a été donné lundi dernier devant l'élite de la Société Montréalaise. Il est profondément regrettable que cette première représentation de la troupe Patti-Gerster ait eu lieu la veille de Noël, c'est-à-dire la veille du jour que nos compatriotes de langue

anglaise considèrent généralement comme la plus grande fête de l'année.

La coutume anglaise est de se visiter, plus encore le 24 que le 25 décembre même, qui est un jour réservé à la famille. On se porte mutuellement des tas de Merry-Christmas; on magasine pour trouver les cadeaux qu'on ne s'est pas décidé à acheter les jours précédents, et avec lesquels on va faire tant d'heureux petits ou grands.

Les anglais font là ce que nous faisons à la St-Sylvestre. La veille de Noël les canadiens-français se préparent à aller à la messe de minuit, les uns en festoyant, en réveillonnant, pour nous servir de l'expression consacrée; les autres en dormant pieusement jusqu'au coup de cloche qui leur annonce que *Minuit, l'heure solennelle*, s'approche.

Ce n'est pas à dire, parcequ'il en est qui préfèrent la seconde de ces deux manières que la première soit tout à fait à dédaigner.

Ce n'est pas une raison, parce qu'on s'est bourré de pâté de foie gras, avec ou sans truffes, qu'on ne puisse donner au bon moment l'exemple de la plus édifiante piété.

D'ailleurs, la dinde farcie et le boudin traditionnel, ne sont des obstacles au recueillement que s'il y a eu ingurgitement précipité ou inconsidéré, c'est-à-dire dans les cas vulgaires d'indigestion.

Mais un soir de messe de minuit, qui oublierait de songer qu'on ne doit pratiquer le réveillon qu'avec modération? Qui songerait à oublier ce qu'on doit à la sainte coutume?

Ceci explique pourquoi lundi dernier, à l'Académie de Musique, beaucoup de sièges qui auraient peut-être été occupés un autre jour, sont restés vides toute la soirée.

Mais, si la Gerster a chanté devant un auditoire relativement peu nombreux, elle a du moins eu pour public, des enthousiastes, des *tréptgnants*, des *lavandiers* aux coups de battoirs multiples et sonores.

Des applaudissements, de l'enthousiasme, oh! il y en avait, en veux-tu en voilà, . . . plus que de fleurs.

Calebas, dans la *Belle Hélène*, répète à tout bout de champ: Trop de fleurs! trop de fleurs! Tout en tenant compte de la misère que les roses du Bengale éprouveraient à fleurir sous notre soleil de décembre, on nous permettra bien de trouver—sans cependant vouloir faire de reproche à personne,—que madame Gerster, acclamée à tout bout de *chant*, n'a pas reçu assez de fleurs. Rien qu'une couronne, après le premier acte, c'est peu pour souligner tant de rappels! Il est vrai qu'elle était belle et du meilleur goût.

Quelle délicieuse partition que celle de *Somnambule*! Que de ravissantes mélodies! — C'est de la musique trop chantante, trop simple et par trop facile, diront les fanatiques de Wagner, de St-Saëns, de Salvayre ou même de Duprato: d'accord! mais le public, la masse du public, répondra que c'est cette musique là qu'il aime, parce qu'il la comprend, parce qu'il la connaît, parce que les orgues de barbarie la lui jouent, et que, même défigurée par ces atroces machines et le mouvement fantaisiste dans lequel on la lui moud, cette musique là dit encore quelque chose de plus à son oreille profane que les œuvres, souvent incohérentes, de quelques-uns des maîtres modernes.

La *Somnambule*, c'est la vieille manière, c'est la musique italienne d'il y a vingt ans encore. Maintenant, ce genre est dédaigné par les connaisseurs. On fait fi de ces œuvres pleines d'inspiration, en Italie comme ailleurs, et peut-être plus là qu'ailleurs, car on ne jure plus à Milan et à Florence que par la nouvelle manière

de Verdi, qu'il a inaugurée par Don Carlos, et continuée avec un succès dépassant toute attente dans *Aïda*.

La nôtre, notre attente, n'a pas été trompée lundi dernier: La troupe Patti-Gerster est réellement ce que nous avons jamais eu de mieux à Montréal comme ensemble.

Gerster, comédienne consciencieuse mais peut-être encore un peu neuve sous ce rapport, est une chanteuse de toute première force. Sa voix n'a pas un volume extraordinaire et dans les passages où il faut du feu, la qualité du son se ressent quelque peu de l'effort qu'elle fait pour en augmenter l'ampleur. Mais à côté de cela, quelle pureté, quelle attaque, quelle suavité, quelle étendue, quel art en un mot! Comme cette respiration est facile, longue et productive! Ce qu'il pourrait se penser et même se passer de choses pendant que la Gerster tient un son, c'est incroyable!

Ténor assez sortable que ce Vicini. Voix un peu gutturale, mais beaucoup d'éclat; puissante même dans le registre supérieur elle serait plutôt faible dans le médium et presque indécise. Bonne intelligence de la scène; tenue passable dans ce rôle qui lui convient mieux que le grand seigneur pour lequel il ne paraît pas taillé.

La basse chantante, Chérubini, a chanté le comte d'une façon très satisfaisante. Plus de douceur que d'ampleur, mais sonorité aristocratique,—si nous pouvons nous exprimer ainsi,—plus aristocratique que sa personne qui ne est pas du tout.

Chœurs excellents, orchestre auquel nous aurions aimé à voir ajouter deux premiers violons et deux seconds violons de plus, pour pouvoir le déclarer parfait sans arrière pensée.

LA TRAVIATA.

Nous n'étonnerons personne de ceux qui ont entendu la Patti il y a quelques années en disant ici, ce qu'ils n'osent peut-être pas dire, à savoir: que la grande artiste n'est plus tout à fait ce qu'elle était autrefois.

Ce n'est plus la même rondeur de son; il n'y a plus le même éclat, la même puissance, quoique la verve y soit encore. Cette verve, ce feu lui, resteront même quand les moyens auront disparu, car c'est l'apanage des grands artistes, de conserver leur tempérament jusqu'à la fin.

Du reste, y a-t-il lieu de s'étonner que la Patti ne soit plus ce qu'elle était autrefois quand on songe que voilà près de trente ans qu'elle chante et plus de vingt qu'elle tient la corde? Quand tant d'autres vont, en moins de dix années, quelquefois, s'échouer devant un de ces obstacles qui sèment cet ingrat champ de courses, la carrière Théâtrale!

Il lui faudra céder le pas à la jeunesse,—sans calembourg—quoique à son âge, (elle n'a pas beaucoup plus de 40 ans,) on n'aime guère se taire:—Inutile de répéter que c'est aussi sans calembourg.

La Patti est encore superbe, et il faut une oreille bien exigeante, une oreille de courrieriste, pour ne pas se laisser emballer par cette empoignante, par cette charmante au suprême degré, et pour avoir le cœur à chercher la petite bête, quand on le sent se serrer malgré soi, on batte violemment sous l'effet de cette voix au timbre enchanteur; quand on aimerait à se laisser faire, à subir ces mille sensations indéfinissables qui vous courent les veines malgré vous.

Il faut à un chroniqueur sa raison toute entière pour surmonter ses impressions et observer froidement ce qu'il doit dire le lendemain dans son article. Nous n'avons le droit de brû-